

Après tant d'autres la conférence navale de Londres est vouée à l'échec.

C'est la course aux armements qui continue avec, comme aboutissant, la prochaine "DERNIERE DES GUERRES".

Le libertaire

Redaction : Administration : R. Frémont, 72, rue des Prairies, Paris (20) (Casse postale : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"
FRANCE : Un an... 42 fr. Un an... 30 fr.
Six mois... 11 fr. Six mois... 45 fr.
Trois mois... 5,50 Trois mois... 7,50
Chaque postal : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

LES INONDATIONS DU MIDI PROFITEURS ET SINISTRÉS

Les désastres publics sont des révélateurs. Leurs puissances de mort ne se ruent pas seulement à l'assaut du labeur des hommes, et ne détruisent pas seulement des objets matériels et des êtres de chair. Elles s'attaquent aussi aux habitudes de pensée, libèrent des sentiments qui s'ignoraient, et, en substituant brutalement une terrifiante réalité à la quiétude quotidienne, remuent en profondeur l'âme et la société.

Les inondations du Midi n'ont pas manqué de susciter ces résonances lointaines. Pour qui regarde le jeu unanime des choses, elles ont été le théâtre de scènes tour à tour truculentes et désespérées, héroïques et crapuleuses. L'épreuve a révélé ce que l'humanité pouvait avoir de généreux ou de bas.

La catastrophe du Midi a également démontré l'insouciance des victimes, l'incurie administrative, l'impudeur des officiels. Comme dans toutes les catastrophes, bien des turpitudes verront sans doute le jour.

L'eau se retire aujourd'hui des régions submergées.

Mais elle laisse encore derrière elle beaucoup de sang, beaucoup de boue.

Pierre Mille, avec la verve qu'on sait, racontait avant la guerre que l'inondation constituait une des industries nourricières du Midi. Chaque année, au printemps, le flot dévastateur descendu des montagnes emportait des moutons flétris, ruinaient des vignobles hypothétiques, ravageait des récoltes virtuelles. Et les députés, dont c'est le métier, de demander le vote de crédits extraordinaires pour les malheureuses victimes. Il est vrai que telle est souvent l'habitude des subventions gouvernementales. Le conte s'est trouvé plusieurs fois vérifié.

Rétenez-en simplement que dans certaines régions, l'inondation est une affection chronique, endémique pourrait-on dire. Les habitants l'ont dans le sang et se croient vaccinés. Lorsque l'eau arrive, on se retire sur le toit, ou l'on s'en va si ça se gâte. Puis on revient en lamentant. L'inondation fait partie de la vie, elle est acceptée, et les années où l'eau ne monte pas paraissent inhabituelles.

Il en est ainsi dans les vallées heureuses du fleuve Loire et du fleuve Garonne, et dans ce Languedoc présentement inondé, pays étrange, pays hybride, dont la terre s'imprègne d'eau, et qui participe à la fois des deux éléments.

Cette facile acceptation du danger est faite pour étonner. Les hommes vivent avec certitude au pied d'un volcan éteint, qui réveille en son flanc des puissances terribles. La permanence du danger dissimule le danger. A force d'avoir échappé à l'inondation, on se persuade aisément qu'il en sera toujours ainsi, ou du moins qu'il en sera encore ainsi pour cette fois. Jusqu'au jour où, en une nuit d'épouvante, le flot vient emporter les hommes assourdis.

Cette insouciance des victimes, ou la retrouve dans les administrations « compétentes » mais ici elle se double d'incurie.

Il y a, au ministère des Travaux publics, des services pour la régulation du régime des eaux en montagne et en plaine, pour la construction de digues protectrices, etc. Il y a, au ministère de l'Agriculture, des services d'eaux et forêts et de reboisement. Il y a un Office National Météorologique. Il y a des divisions et des subdivisions territoriales, desquelles dépendent les régions sinistrées. Que fait tout cet appareil administratif ?

Après la catastrophe, une agitation factice met en branle les bureaux. On envisage des mesures énergiques, on vote des crédits, on veut tout réformer, tout bouleverser : on aurait mieux fait de prévoir. La prévoyance est toujours économique.

Mais rassurez-vous, Bientôt la leçon sera oubliée. L'énergie manifestée va décroître, la léthargie renaître.

Et les bureaux reprendront — jusqu'à la prochaine — leur vie ponctuelle et oisive.

Et voici que s'avance la théorie grotesque des officiels et des profiteurs,

faune que fait surgir d'ordinaire semblable événement.

Les régions inondées l'ont été une seconde fois par le flot d'une rhétorique généreuse. C'est d'abord Doumergue, parti pour renouveler, sans doute, le mot définitif de son successeur à la présidence, le Maréchal de Mac-Mahon : Que d'eau ! Que d'eau ! Puis les gazetiers ont chanté à l'envi le los de pareils désastres, qui permettent au pays de communier dans le sentiment de l'unité nationale. Ils ont magnifié en tropes éclatants le « secours moral » apporté par la France entière.

Mais, comme ce dernier ne suffisait tout de même pas, les professionnels de la philanthropie ont tendu la main. Partout des souscriptions s'organisent. Vous pouvez envoyer votre argent indifféremment à l'Ami du Peuple ou à la sacristie de l'Archevêché de Paris. Il sera partout le bienvenu.

Des commerçants avisés font servir leur générosité à des fins publicitaires.

Mais de plus gros profiteurs viendront : ceux qui, lors de la reconstruction transformeront le Midi en nouvelles « Régions Libérées ». C'est là que va être maintenant le filon à exploiter. Les beaux jours s'annoncent pour les magnats de la Finance.

Il y a des gens qui savent utiliser toute circonstance, et tirer parti même de la douleur, même de la pitié.

LE MAHO.

UN BOURREAU DISPARAIT PRIMO DE RIVERA

Le dictateur espagnol n'a pas survécu à sa disgrâce. Une embolie l'a terrassé, dimanche matin.

On peut se réjouir de ce trépas. Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon. On eût préféré, à cette mort banale, à la portée du premier bourgeois venu, une mort plus symbolique, quelque chose comme un de ces accidents du travail, que Mussolini souhaitait naguère au roi d'Italie.

Donc, l'ancien maître de toutes les Espagnes s'est éteint, à Paris, où il coulait, depuis un mois environ, une existence paisible, au milieu de ses enfants. Il fréquentait les thés mondains, les salons politiques, recevait dans les salons de l'hôtel qu'il habitait, les personnalités les plus diverses, MM. Hennessy, Maivy, le maréchal Pétain, l'amiral Lacaze, la duchesse de Montebello, Chiappe, et Citroën, évidemment.

Il se promenait en ville, assistait à une représentation de *Cyrano de Bergerac*. Tout cela, le plus simplement du monde.

Et jamais, il ne trouva personne qui vint lui demander compte de ses crimes passés.

C'est terrible.

Nous ne narrons point ici, son odyssée. Elle est classique.

En septembre 1923 il prit le pouvoir. Ce ne fut qu'une journée militaire (ce qu'à Madrid on nomme un pronunciamiento).

L'Espagne est un pays de jupes, où les militaires sont rois.

Las de l'incohérence parlementaire, Primo de Rivera s'imposa en dictateur.

Et l'ordre régna en Espagne. On peupla les prisons. Et les fusillades commencèrent.

Les fossés de Montjuich et d'ailleurs ne chômaient point.

Toutes les libertés furent étranglées, en un clin d'œil.

Les organisations révolutionnaires divisées par les discussions intérieures, s'épuisèrent. Et le dictateur eut promptement raison d'elles.

La C. G. T. espagnole, il faut le dire, fit faillite.

Elle était trop occupée de questions transcendentes pour se soucier sérieusement, de la conduite des opérations révolutionnaires en Espagne.

Ce fut la Terreur.

Primo de Rivera a passé la main. Un autre général a pris la succession. Les partis révolutionnaires sauront-ils se grouper pour un effort décisif ou retomberont-ils dans leurs errements d'hier ?

Il faut espérer que la leçon de 1923 leur sera salutaire.

LA REPRESSION

Le procès de Delobel, condamné à un an de prison, pour les déclarations d'Einstein est revenu en appel. Epsilon et Ribeyron ont comparu à nouveau devant Breilling. M. Robert Lazurick, avocat d'Epsilon récusé Breilling. Ribeyron est condamné par défaut à 2 ans de prison et 2.000 francs d'amende.

L'affaire Einstein-Delobel

On se souvient que notre ami fut condamné il y a quelques mois, à un an de prison, pour avoir reproduit les déclarations antimilitaristes d'Einstein.

Son procès revenait en appel, le mois dernier.

A 12 h. 45, il est introduit et les débats commencent.

Le président mène l'interrogatoire avec vivacité.

Il tente d'intimider Delobel.

Le président. — Prenez-vous la responsabilité des articles parus dans le « Libertaire ».

Delobel. — Entièrement, mais je tiendrais à m'expliquer sur les motifs qui me font comparaître aujourd'hui devant vous.

Le président. — Inutile, votre avocat est là pour vous défendre.

Delobel. — Mon avocat est là pour me défendre au point de vue juridique, mais je dois exposer les raisons idéologiques des poursuites.

Le président. — Faites-le, mais je vous préviens que si vous voulez exposer la doctrine anarchiste devant la Cour, je vous coupe la parole immédiatement.

Delobel, fait alors, avec son énergie habituelle la courageuse déclaration suivante :

Le président. — Après une telle déclaration, je ne demande pourquoi vous faites appel.

Delobel (avec ironie). — J'ai fait appel parce que j'estime qu'au pays des Droits de l'Homme et du Citoyen la liberté de pensée devrait exister.

Le président. — Vous maintenez donc vos paroles, vous ne regrettez rien.

Delobel. — Je maintiens toutes mes paroles.

Delobel fait alors la déclaration suivante :

MESSIEURS

Il est à peine besoin de dire que je prends entièrement la responsabilité des deux articles dont M. le conseiller rapporteur vient de vous lire le résumé. L'un de ces articles est un appel de « L'Internationale Antimilitariste », l'autre est une citation du savant allemand Einstein.

Il n'est pas sans intérêt de constater qu'à l'heure où les industriels de France et d'Allemagne s'associent, à l'heure où se rencontrent les ministres des deux pays, et où la mode est à l'entente franco-allemande, le gouvernement français traduit devant le tribunal correctionnel le plus grand savant de l'Allemagne contemporaine.

Cette observation faite, n'attendez pas de moi, que je dissimule, ou que j'atténue mes sentiments profondément antimilitaristes.

Je suis anarchiste et comme tel je suis l'ennemi du militarisme.

Je me dresse contre la dégradation intellectuelle et l'abâtardissement moral que le militarisme porte en lui.

Mais, mon antimilitarisme n'a rien de commun avec le pacifisme vague et sentimental, dans lequel se complaisent certains représentants de la petite bourgeoisie.

Mon antimilitarisme est un antimilitarisme ouvrier. Je considère que l'armée est un des instruments de la domination de classe de la bourgeoisie. C'est à ce titre qu'elle intervient dans les conflits sociaux contre les ouvriers.

C'est donc comme expression de la dictature capitaliste que nous combattons avec acharnement le militarisme.

Cette lutte nous la menons avec autant plus de vigueur, que jamais le déve-

loppement des armements, et les menaces de conflits internationaux n'avaient été aussi impressionnantes qu'à l'époque actuelle.

Au lendemain de la guerre, la bourgeoisie a eu tôt fait de piétiner les promesses pacifistes qu'elle avait répandues pour endormir les peuples pendant quatre ans.

La course aux armements a repris de plus belle, on a perfectionné à l'extrême, les moyens de meurtre, la chimie est venue au secours de l'aviation.

Dans la guerre prochaine, il vous faudra fabriquer des croix de guerre pour les bércueux.

Il suffit de songer aux ambitions, et aux convoitises qui à cette heure sont déchirées à la conférence de Londres, pour comprendre le bien fondé de la parole de Jaurès...

« Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ».

Et celui-là est un faux ami de la paix, celui-là ne combat pas véritablement la guerre, qui se contente de lancer des anathèmes, et des condamnations morales sans s'attaquer, aux sources même du militarisme, et de la guerre en régime capitaliste.

Quant à nous, notre devoir est clairement tracé, et vos coups ne sauraient nous en détourner.

C'est dans la mesure où nous organiserons dans tous les pays la lutte contre le militarisme, c'est dans la mesure où les ouvriers, et les exploités de toutes couleurs, et de toutes langues uniront leurs efforts révolutionnaires qu'ils imposeront la paix véritable.

Vos condamnations n'ont pour résultat que de faire ressortir cette nécessité, et de laisser apparaître la vanité du pacifisme bourgeois.

Elles nous remettent en mémoire la formule que M. Clemenceau lançait comme un défi à la classe ouvrière, au lendemain de la guerre.

Entre vous et nous, disait-il, « c'est une question de force ».

C'est une question de force, en effet, et votre arrêt n'y pourra rien changer.

La paix ne se quémande pas, elle s'arrache.

La pratique de la main tendue est vaine, vos coups nous enseignent que la seule tactique efficace est celle du poing fermé.

La parole est alors à M^e

Suzanne Lévy

qui fait une très substantielle plaidoirie, illustre des citations puisées aux meilleurs endroits.

Elle démontre facilement qu'au point de vue juridique la provocation de militaires à la désobéissance n'existe pas. Elle invoque, à l'appui de sa thèse de nombreux textes.

Elle rappelle que dans tous les congrès ouvriers, socialistes, syndicalistes, la lutte antimilitariste a toujours été à l'ordre du jour. Elle cite les paroles d'Aristide Briand sur la grève générale, les résolutions adoptées dans de nombreux congrès :

« Pas un homme, pas un sou pour la guerre. »

Elle termine en demandant l'acquiescement, et toutefois si la Cour ne la suit pas sur ce terrain, la confusion de cette dernière peine, avec celle prononcée précédemment contre Delobel, pour provocation au meurtre à propos de l'article Pas de pitié pour les bourreaux.

Le jugement est renvoyé à huitaine.

(Lire la suite en deuxième page)

L'AGITATION AUX INDES NON VIOLENCE OU RÉVOLUTION ?

La lutte de l'Inde contre l'impérialisme anglais revêt de par l'importance de cette colonie une signification toute particulière, car si toutes les possessions anglaises comme le Canada, l'Australie, l'Afrique du sud sont des Dominions, c'est-à-dire des pays administrés par la bourgeoisie nationale allié aux capitalistes anglais, seule l'Inde reste la dernière colonie placée directement sous la dépendance directe de l'Angleterre.

D'autre part, la position géographique de l'Inde est d'une importance primordiale ; si tuée au centre d'un champ qui s'étend jusqu'à l'Afrique du sud et l'Australie du sud, et la Chine et l'Egypte du nord, toute la politique de l'Angleterre dans la méditerranée, de Gibraltar à Malte et à Suez est commandée par la nécessité de maintenir à tout prix la liberté de ses communications avec l'Inde.

Faisons remarquer à ce sujet que MacDonald social-démocrate a été mis dans l'obligation pour se maintenir au pouvoir de reprendre à son compte la politique de lord Baldwin et de Lloyd Georges, c'est-à-dire de mater avec des mitrailleuses tout mouvement de revendications prolétariennes.

Il y a aussi un autre facteur avec lequel il faut compter, c'est que cette agitation va se produire sur une population de 330 millions d'individus et que si elle prenait une certaine importance, elle entraînerait derrière elle, toute l'Asie, y compris nos colonies de l'Indo-Chine.

Pendant la guerre, l'Angleterre avait formellement promis au peuple indien un certain nombre de réformes afin d'éviter un soulèvement qui aurait été difficilement réprimé ; or, dès la signature de l'Armistice, une sanglante répression s'abattait sur la population de l'Inde qui demandait à ce moment, l'exécution des promesses dont elle avait été l'auréole.

Il en est d'ailleurs aux Indes, comme dans la plupart des mouvements insurrectionnels coloniaux, c'est que petite et moyenne bourgeoisie se trouvent bien aux côtés des révolutionnaires, seulement ces éléments n'ont qu'une idée, se débarrasser de l'étranger pour pouvoir opprimer à leur bénéfice la classe pauvre du pays, comme le cas s'est produit en Chine ; il est donc indispensable que les prolétaires s'ils ont collaboré temporairement avec les exploiters nationaux, aient l'intention et la force de se défaire également de leurs maîtres le lendemain de l'évacuation du pays par l'étranger.

Or, un homme représente actuellement la révolte aux Indes, et cet homme, c'est Gandhi. Son influence, surtout sur les masses illettrées et superstitieuses de l'Inde est inébranlable, malheureusement Gandhi est un apôtre de la non-violence et de la non-coopération et cette tactique empêchera fatalement tout mouvement de révolte de réussir.

Poussé au dernier congrès indien, par des éléments extrémistes, Gandhi a été dans l'obligation de passer à l'action, les journaux nous apprennent donc ces jours derniers qu'il était parti de Amédadab avec un certain nombre de disciples pour se rendre à Jalapour, petite ville située au bord de la mer. Pour expliquer cette marche, il suffit de se rappeler que le premier point de l'ultimatum adressé par lui au vice-roi était la suppression de la gabelle, et qu'il se rend dans cette petite ville pour se mettre à faire du sel, sans payer d'impôt.

Cet acte serait de peu d'importance, s'il ne devait être le signal de la résistance passive qui mettrait le gouvernement en difficulté, s'il s'étendait à toute l'Inde, seulement les choses se passent autrement.

Dans le même temps que Gandhi prêche la non-violence, les ouvriers fiers de Tughra au nombre de 30.000 continuent la grève qu'ils ont commencée pour voir aboutir leurs revendications, ceux du Peninsula Railway font de même au nombre de 125.000 et cette semaine une bagarre a éclaté à Byulla entre cheminots grévistes et la police. Il sera facile à l'Angleterre grâce à quelques agents provocateurs habilement mêlés aux grévistes de faire dégénérer ces bagarres en commencement d'insurrection ; là-dessus, les soldats anglais amèneront des mitrailleuses et quelques avions chargés de bombes achèveront de mater la révolte si elle atteint des villages entiers. Que fera Gandhi ? Il lancera des manifestes ? Or, dans le dernier qu'il adressa au vice-roi, il réclamait l'indépendance et demandait comme gages, l'abolition du monopole du sel, une réduction de 50 % sur les dépenses militaires, la suppression de la police secrète, la mise en liberté de tous les détenus politiques, il le terminait en disant que si le 12 mars il n'avait pas les garanties demandées, il proclamait à cette date l'ère de la résistance passive, c'est-à-dire qu'immédiatement les hindous cesseraient de collaborer avec l'administration britannique, que ceux qui exerçaient des fonctions civiles les quitteraient, que les enrôlements dans l'armée et le paiement de l'impôt seraient suspendus, que nul ne se présenterait devant les tribunaux, etc. Or, que voyons-nous ? C'est qu'à l'heure actuelle, malgré que la date du 12 mars soit passée de plusieurs jours, il n'y a pas eu dans l'Inde un mouvement de résistance passive total, ainsi que l'escomptait Gandhi.

La non-coopération a en effet besoin pour obtenir des résultats d'être unanime ; qu'une partie de la population n'obéisse pas aux ordres de Gandhi, et l'Inde a beaucoup de musulmans qui au point de vue race ne sont guère d'accord avec les hindous, cette tactique révolutionnaire perd toute son importance, jusqu'à présent l'agitation s'est traduite par des manifestations sur le passage de Gandhi, mais rien de plus.

L'Angleterre qui sent toute l'importance de la révolte aux Indes, retardera le plus

possible l'arrestation de Gandhi, parce qu'elle sait que son arrestation provoquerait, sûrement un fort mouvement insurrectionnel, à moins qu'elle ne le fasse, que le jour où des forces militaires placées aux bons endroits seront en mesure de noyer dans le sang tout commencement d'insurrection. Si l'activité de Gandhi et de ses disciples au lieu de s'appliquer à mettre en pratique la non-violence avait orienté le prolétariat hindou dans le sens d'une révolte violente et réellement révolutionnaire, il est probable que 1930 verrait l'Inde débarrassée du joug anglais, alors qu'il n'en sera malheureusement rien.

La tactique de Gandhi, est la meilleure démonstration que la théorie de la non-violence du point de vue révolutionnaire, ne vaut rien, ce n'est pas avec des phrases sentimentales et des appels humanitaires, proclamés à coups de manifestes que se font les révolutions libératrices de peuples, mais c'est avec la force prolétarienne organisée, car c'est quand on a pour soi le facteur de force, que l'on peut réellement parler de justice.

GARINE.

AU PAYS DU "MUFLE"

Une femme : M^{me} HANAU

Madame Hanau, depuis près de vingt jours, fait la grève de la faim, avec un courage admirable.

Personne n'élève la voix en sa faveur.

On a trouvé des signataires pour une pétition en faveur du mouchard Anquetil, mais on chercherait vainement une protestation — si timide fût-elle — contre le régime qu'elle subit actuellement.

Il faut croire que sa mort soulagerait d'un poids appréciable la conscience de bien des gens.

La presse donne en cette affaire la mesure de sa lâcheté.

Combien sont-ils, pourtant, ceux qui parmi les journalistes véreux et les politiciens affairistes ont émargé aux caisses de la Gazette du Franc ?

Nous applaudissons, quant à nous, au courage de Mme Hanau, en qui nous saluons une femme courageuse et digne.

Les journaux nous apprennent qu'on la forcée à s'alimenter, contre son gré.

Sa libération a été refusée.

Les ex-amis de la Présidente, écrasés par la peur de se compromettre, perdraient-ils que le calvaire de celle, qu'ils ont grugée, pendant des années, se prolonge ?

Il n'est que temps, qu'ils sortent de leur peureuse réserve, pour intervenir en faveur de leur ancienne patronne.

Nous sommes dans une époque de pieds plats et de salauds.

C'est à qui montrera la plus parfaite indignité.

Mme Hanau connaît la plus noire ingratitude. Ses anciens protégés n'ont même pas l'élémentaire reconnaissance du ventre.

Hier, vils et obséquieux, vis-à-vis d'elle, parce qu'elle était toute puissante, ils se montrent ignobles et lâches aujourd'hui, parce qu'elle ne leur est plus d'aucune utilité.

Tous se dégonflent !

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

La dictature continue ses méfaits

Nos camarades espagnols nous apprennent que le camarade Pedro Vallina, vieux militant qui fut impliqué ici, en 1905, dans un complot contre Alphonse XIII, avec Malato et Almeréyda, est en butte aux tracasseries du nouveau dictateur Berenguer.

Exercant sa profession de docteur en médecine à Séville, Vallina fut quitter cette ville pour se fixer à Siruela (Badajoz) sur l'ordre de Primo de Rivera, lors de l'avènement de la dictature.

Quelques jours après la chute de Primo, Vallina informa ses amis que son interdiction de séjour était levée et qu'il allait regagner Séville.

Or, il n'en est rien. Vallina vient bien de quitter Siruela, mais c'est pour être exilé de nouveau, malgré la protestation de toute la population.

Il a été dirigé — par ironie sans doute — sur Estella, province de Navarre, qui donne son nom à Primo de Rivera, marquis de Estella.

Cette mesure a été prise par Berenguer, à l'instigation des policiers ruraux, parce qu'il aurait demandé la destitution de la municipalité de l'endroit.

Le « Libertaire » de Séville proteste, à juste titre, contre cette mesure de rigueur absolue, injustifiée et demande l'amnistie pour Vallina.

Le Comité de Défense Sociale joint sa protestation à celle du « Libertaire » et il demande à toutes les organisations révolutionnaires françaises, aux côtés desquelles a lutté ce vaillant militant, de protester à leur tour, de joindre leur voix à la sienne.

Primo de Rivera est tombé, mais la dictature demeure.

Luttons pour l'abolition de toutes les dictatures.

LE COMITE DE DEFENSE SOCIALE

SAMEDI 22 MARS 1930
à 20 heures 30
A LA SALLE DE LA CRYPTÉ
4 bis, Rue de Puteaux (Métro Place Clichy ou Rome)

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE

au bénéfice du "LIBERTAIRE"

AVEC LE CONCOURS DE

SIGRIST	COLADANT	CHARLOT
Chanteur à voix	de la Muse Rouge	Basse
Félix GIBERT	BOURGADE	
de l'Odéon	dans son répertoire	
MAADER	MADO CANTI	
des Cabarets Montmartrois		
DELMAS	Lucie VORI	
Fantaisiste	des Concerts Parisiens	
Les Chansonniers		
Michel HERBERT	LORÉAL	Roger XEL
	Charles d'AVRAY	
	dans leurs œuvres	
Régisseur : BICOT	—	Au piano : M. BARTO

On peut se procurer des cartes : 72, rue des Prairies, Paris
ENTRÉE : 5 FRANCS — GRATUITE POUR LES ENFANTS

DANS LE JARDIN D'AUTRUI

Robert Louzon commence, dans la *Revue Socialiste*, une étude des plus documentées qui ait paru dans la presse ouvrière, sur le Containement de l'Algérie. Après avoir établi l'horreur de la conquête armée, par des textes irréfutables qu'il emprunte aux soudards eux-mêmes qui en sont les responsables, il analyse le mécanisme de l'exploitation, qui réduit l'indigène à la situation de prolétaire, et rapproche cette opération capitaliste de ce que la terminologie marxiste appelle l'accumulation primitive :

Pour que le capitalisme puisse s'installer dans un pays, pour que l'exploitation du prolétariat par les détenteurs du capital puisse commencer, deux choses sont nécessaires : il faut, d'une part, qu'il y ait des prolétaires, c'est-à-dire des hommes privés de tout moyen de produire, et, d'autre part, des capitalistes, c'est-à-dire des hommes détenant les moyens de production, et les autres ont été privés. Autrement dit, il faut qu'il y ait séparation entre le moyen de production et le producteur, entre la terre ou l'outil et le travailleur.

L'expropriation des travailleurs de leur moyen de travail est l'opération de force primitive qui précède l'établissement du capitalisme en tous pays ; les économistes désignent cette opération sous l'expression d'« accumulation primitive ».

Celle-ci s'opère aussi bien au sein d'un même peuple par des expropriations appartenant à la même race que les expropriations, qu'à l'égard d'un peuple étranger, par la bourgeoisie d'un peuple conquérant, à l'égard d'un peuple vaincu.

Avant de pratiquer la « colonisation », c'est-à-dire l'expropriation de peuples appartenant à d'autres pays que le sien, la bourgeoisie européenne a commencé par exproprier, dans son propre pays, ses frères de race, de religion et de langue. Et même les procédés qu'elle emploie sont les mêmes dans les deux cas. Lisez le grand chapitre du *Capital* de Karl Marx, sur l'« accumulation dite primitive », et vous serez frappés de la similitude des procédés employés par la bourgeoisie britannique pour exproprier ses paysans, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, et de ceux employés par la bourgeoisie française du XIX^e pour exproprier le fellah algérien.

Il y a donc identité entre le crime de la colonisation, et le crime du développement historique du régime capitaliste :

La colonisation n'est donc pas, en fait, ce qu'elle paraît être à première vue ; elle n'a pour raison ni d'exterminer une race ennemie, ni de convertir des « infidèles », elle est simplement l'extension à d'autres parties de la planète du système à fabriquer des prolétaires que la bourgeoisie a commencé à appliquer chez elle dès sa naissance.

Crime de classe et non crime de race, dit Louzon. C'est également en prenant conscience de leur classe et en luttant par les méthodes de lutte de classes,

que les prolétaires algériens pourront assumer leur émancipation.

On sait que depuis le retour de Tardieu au pouvoir, les camarades de ce-lui-ci continuent de plus belle la série de leurs exploits. Un avocat s'est vu infliger un procès, pour avoir parlé d'un provocateur de la police en appelant les choses par leur nom.

R. de Marmande, dans le *Cri du Jour*, stigmatise comme il suit la doctrine officielle du Flic-Roi.

On en est venu là. Non seulement à brutaliser les suspects, à « questionner » les inculpés, mais à maltraiter les journalistes, à terroriser le passant, à battre l'homme de la rue, à réduire le citoyen au rôle de tête de Turc pour les poings massifs des soutiens de la Société. Non seulement à développer à l'infiniti la pratique du moutonnage, à semer partout les inimmorables de la Secrète, comme des moisissures de cave, à multiplier les équipes d'indicateurs comme autant de chiens à cloches, mais encore ils ont, venus les responsables, à ériger en doctrine d'Etat, en institution de justice, la criminelle intervention des agents provocateurs, à les déclarer infaillibles, à leur décerner brevet d'honorabilité et à décerner aux tribunaux les défenses de l'Etat, victimes, pour crime de lèse-majesté.

Où, nous serions fous d'avoir une souriante tranquillité.

On sait d'autre part que la confrérie des lettres s'est émue du traitement subi par un des siens, Marcel Achard, et a envoyé une protestation au ministre de l'Intérieur :

« Les personnalités dont les noms suivent attirent l'attention de M. le ministre de l'Intérieur sur le fâcheux état d'esprit qui règne actuellement dans les commissariats et, d'une manière générale, dans les services policiers. Ils insistent pour qu'il soit rappelé à ses subordonnés qu'ils sont là pour maintenir l'ordre et non pour provoquer le désordre, et pour qu'il les invite à respecter le principe élémentaire de la liberté individuelle. Formellement le vœu que les hommes de leur métier soient désormais protégés contre les maladroits et les brutalités de fonctionnaires insuffisamment pénétrés du rôle exact qu'ils ont à remplir, et insistent d'une manière particulièrement ferme pour que des sanctions soient prises contre ceux qui abusent désormais de leur fonction et de leur pouvoir.

Il ne faut certes pas s'illusionner sur la valeur sociale de la respectueuse protestation des clercs. Tant que les coups sont tombés sur la seule classe ouvrière, ils se sont tus. De même, les journalistes ont attendu pour protester qu'une rédaction de la *Semaine à Paris* soit abusivement arrêtée. Espérons cependant que ces voix égoïstes détermineront un courant d'opinion et finiront par persuader à la police que ses excès se retournent contre elle.

LECTOR.

La Répression

(Suite de la première page)

Epsilon et Ribeyron devant Breilling

La semaine dernière nos deux amis, avaient déjà comparu à la 13^e Chambre correctionnelle, pour répondre du délit d'« apologie de crime et meurtre » relevé contre eux à l'occasion des articles parus dans le « Libertaire », lors de la mort de Clemenceau.

On n'a pas oublié l'attitude insolente que montra le sinistre laïque Breilling, vis-à-vis de la défense.

Après avoir entendu impatiemment la plaidoirie de M. Fourrier, pour Ribeyron, il coupa brutalement la parole à M. Lazurick, qui devait présenter la défense d'Epsilon.

M. Lazurick a déposé les conclusions suivantes tendant à la récusation du valet de chambre de la 13^e Chambre.

Attendu que le sous-jugé Pierre Ruff est traduit devant la 13^e Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine, présidé par M. Breilling, sous la prévision d'un délit de crime de meurtre dans un but de propagande anarchiste ;

Attendu qu'il s'agit bien là d'un délit d'opinion à caractère politique, surtout s'il est précisé que la prévention se base sur un article du récusant paru dans le *Libertaire*, à l'occasion de la mort de l'ancien président du Conseil Clemenceau ;

Attendu que ces délits prévus et réprimés par des lois dites « d'exception » exigent pour la défense complète de leurs présumés auteurs les garanties les plus larges ;

Attendu en effet que le rôle de la défense, toujours très délicate lorsqu'il s'agit d'examiner des délits à caractère purement intellectuel ou l'interprétation la plus arbitraire peut se donner libre cours, reçoit dans ces cas particuliers une importance primordiale ;

Attendu que la défense ne doit donc rencontrer dans son exercice aucune entrave, même apparente ;

Attendu notamment que lorsque deux prévenus comparaissent l'un comme gérant du journal et l'autre comme auteur incriminé, l'autre comme auteur responsable de cet article, le rôle de la défense présente un aspect de solidarité contre les prévenus ;

Attendu que la défense dans ce cas doit se présenter devant le Tribunal avec une compétence et une autorité qu'elle doit normalement espérer d'une exposition et d'un plaidoyer cohérent et continu ;

Attendu en outre que, lorsque, comme dans l'espèce présente, une question d'incompétence est soulevée par les prévenus, l'avantage et le bénéfice qu'elle doit normalement espérer d'une exposition et d'un plaidoyer cohérent et continu ;

Attendu, en effet, que le récusant entend réclamer le bénéfice de la loi lui permettant de comparaître devant ses juges naturels ;

Attendu qu'il s'agit là d'une prétention légitime et sacrée et par là-même des plus respectables ;

Attendu que pour cette raison le Tribunal et son Président se doivent d'offrir au prévenu intéressé la preuve de leur plus absolue impartialité et de leur unique souci de juger les moyens développés devant eux dans ce sens ;

Mais attendu qu'à l'audience du 12 mars 1930, le récusant a acquis la certitude que le président Breilling, président l'audience de la 13^e Chambre correctionnelle devant laquelle il comparaisait, ne lui offrait aucune des garanties qu'il était en droit d'attendre sur le terrain de la nature du délit qui lui est reproché et des conclusions d'incompétence qu'il a déposées sur le bureau du Tribunal ;

Attendu qu'il a notamment constaté au cours des débats de cette audience que le président Breilling, tout en ayant une conscience mal dissimulée la thèse développée sur l'incompétence par le défenseur de son co-prévenu Ribeyron ;

Attendu que cette conviction s'est trouvée fortifiée par l'attitude postérieure du président Breilling à l'égard de son propre défenseur ;

Attendu, en effet, que le récusant a constaté avec stupeur que ce magistrat suspendait l'audience au moment même où son défenseur allait prendre la parole en sa faveur ;

Attendu que le ton exaspéré sur lequel le président Breilling a renoué la cause au 13 mars 1930 dans des conditions inusitées, l'a convaincu que ce magistrat ne prêtait même en apparence aucune attention scrupuleuse ni aucun intérêt aux arguments que le récusant a défendus et particulièrement la défense et particulièrement la sienne ;

Attendu, en outre, que ce faisant, le président Breilling a volontairement gêné la défense du récusant en lui retirant le bénéfice que cette défense aurait pu tirer de l'impression produite par le dégoût de deux plaidoiries prononcées sur le même sujet à l'occasion du même délit ;

Attendu enfin qu'en agissant avec une telle désinvolture, le président Breilling a manifesté clairement aux yeux du récusant son intention de ne pas examiner les conclusions d'incompétence soulevées devant le Tribunal et que son défenseur allait développer à nouveau ;

Attendu qu'il s'agit bien là de la manifestation non équivoque d'une animosité gratuite à son égard de la part du président Breilling ;

Attendu que dans ces conditions, le prévenu Pierre Ruff entend exercer aux termes des articles 378 et suivants du C. de P.C. son droit de récusation contre le président Breilling siégeant à la 13^e Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine, et ce pour cause d'inimicitie capitale ;

Sous toutes réserves de droit et de fait, et ce sera justice.

Paris, le 19 mars 1930.

La Cour statuera à huitaine.

La lettre de Ribeyron au Garde des Sceaux

Pour protester contre le régime de brimades, exercé contre lui, à la Santé, notre ami Ribeyron a commencé la grève de la faim depuis hier jeudi. Delohe, seul de tous les emprisonnés à la Santé, s'est sollicité auprès du régime de délit, il avait adressé la lettre suivante au Garde des Sceaux.

MONSIEUR LE GARDE DES SCEAUX

A la date du 5 mars 1930, mon défenseur, M. Marcel Fourrier, vous faisait parvenir une protestation relative au régime de détention, qui m'est appliqué depuis mon incarcération à la prison de la Santé.

Non défenseur attirait votre attention sur les restrictions apportées au régime politique, concernant notamment le droit de visite qui se trouve pratiquement supprimé, et demandait que je bénéficie enfin de ce régime, tel qu'il a toujours été appliqué.

Or, jusqu'à ce jour, malgré mes protestations répétées, je n'ai pu encore obtenir l'autorisation de mes visites, cependant que la protestation de mon défenseur restait sans réponse.

Une demande d'audience faite le 17 mars subsistait le même sort.

Ces faits sont d'autant plus inexplicables, que tous les gouvernements républicains, qui se sont succédé ont toujours veillé à ce

qu'aucune atteinte ne soit portée au régime politique.

D'autre part, M. Barthou, répondant un jour à la Chambre à une question posée par M. Berthou, déclara qu'en aucun cas il ne pouvait être question de supprimer ou même de diminuer l'ensemble de faveurs qui constituent le régime politique, consacré, ajoutait M. Barthou, par une longue tradition de libéralisme qui ne saurait être reniée.

C'est dans ces conditions, que j'ai demandé à bénéficier dudit régime, dont la longue application sous tous les régimes en fait peu à peu un droit. Il se trouve même que le Second Empire appliqua à ses détenus politiques, un régime autrement plus libéral que celui de la 3^e République.

Vu l'ensemble de ces faits, je suis en droit de me croire la victime de mesures arbitraires, ayant pour but de me soumettre à un régime d'exception.

C'est pourquoi, constatant l'insuccès de mes précédentes protestations, je me vois contraint d'avoir recours à l'ultime moyen qu'il me reste.

Je ne suis donc résolu à faire la grève de la faim, geste dont la gravité ne saurait vous échapper, et qui a été rendu inévitable de par votre volonté.

Fermement résolu et conscient de mon droit, je commence la grève de la faim, geste dont la durée, sachant-le des maintenant, ne dépend plus de ma volonté.

C'est vous dire que je la poursuivrai énergiquement jusqu'à complète satisfaction.

Il n'est sans doute pas inutile pour terminer, de vous faire remarquer, Monsieur le Garde des Sceaux, combien il apparaît étonnant, qu'il soit nécessaire qu'un anarchiste-communiste fasse la grève de la faim, pour obtenir de votre ministère, le respect des traditions républicaines.

Il faut que nous fassions le maximum d'efforts, pour que nos deux camarades n'accomplissent pas leur geste en vain. Delohe, lui, reste, est malade.

Une fois de plus, nous dénonçons la carence des bolchevistes, qui ont refusé de s'associer à la protestation de nos amis.

POUR LE RESPECT DE LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE

Les habitants des 11^e et 12^e arrondissements sont invités à :

GRAND MEETING

qui aura lieu, salle Montgoy, 43 et 45, rue des Gîteaux, mercredi 26 mars, à 20 h. 30.

Y prendront la parole : LASHORTES, GARINE, LE MEILLOR de l'U. A. G. R.

PROPOS d'un PARIA

Si les gens de cœur, il en existe encore, malgré tout, se sont émus et s'efforcent d'adoucir le triste sort des sinistres du Midi, par contre les mercantis de toute sorte ont trouvé la prétexte à une ingénieuse publicité.

Si l'appareille philanthropique destinée à tromper le grand public, se dissimule un appât de gain que rien ne peut assourdir, il semble au contraire que la misère, la catastrophe, la mort sont les meilleurs stimulants pour la réputation de la guerre à l'assaut des sinistres.

Tous les requins de presse, de finance, d'industrie sont sur les dents. Il s'agit d'occuper le plus possible des millions qui doivent être distribués pour réparer les dégâts causés par l'inondation.

C'est qu'il y a en avoir de bons marchés à traiter. Il en faudra des matériaux pour reconstruire tout ce que la crue a renversé. Il y en aura de la main-d'œuvre à exploiter !

Déjà les rabatteurs se sont précipités sur cette malheureuse région devenue pour eux la terre promise. Ils s'efforcent d'obtenir des petits sinistres la cession de leurs droits à des indemnités éventuelles.

Les « libéralités » de l'Etat étant toujours à retardement, et les sommes promises par les courtiers ayant cet avantage d'être palpables immédiatement, il ne fait aucun doute, que certains trafiquants vont réaliser, sur le dos des petits sinistres, des profits considérables.

En attendant, et pour donner du courage aux malheureux sans foyer, grelottant dans des baraquements aussi pourris que le régime qui les leur octroie, le tam-tam continue.

C'est tel journal qui lance une grande souscription, tel magasin qui organise une semaine de vente « à bénéfice des sinistres » ce qui lui permettrait d'écouler son stock de rossignols à des prix défilant toute concurrence, mais tout de même rémunérateurs, les quelques billets de mille qui seront versés à la souscription nationale ne représentant que les frais de publicité très modiques du reste, de l'opération.

Des fêtes se préparent : la commune libre de Foully-les-Choux, et autres lieux, les anciens P.C.D.F. (qui perdent encore là une belle occasion de se faire oublier), les diverses sociétés « de bienfaisance » battent le rappel. On chahute, on danse, on goinfre... pour les sinistres !

Le fait n'est pas nouveau, hélas ! Il faut à tout prix qu'en la circonstance le parti communiste ne serait pas le dernier à profiter de l'ubaine. Il lance, par l'intermédiaire du secours ouvrier international, une souscription pour aider « tous les petits sinistres ». Il ne paraît pas impossible qu'il ajoute à ses nombreux mois d'ordre : contre le social fascisme, le popisme, pour la défense de l'U.R.S.S. de plus en plus menacée, contre ceci et pour cela, la défense des sinistres du Midi.

Heureux sinistres !... Pauvres dupes... — Pierre Mualdes.

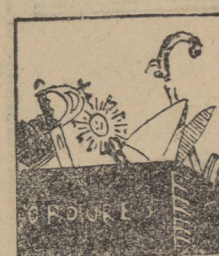
UNE OCCASION UNIQUE UN OUVRAGE EPUISÉ EN LIBRAIRIE :

LOURDES ET SES MYSTERES

par le Docteur PIERRE VACHET professeur à l'Ecole de Psychologie

La question des miracles enfin élucidée par un homme de science. Tous nos amis voudront posséder cet ouvrage d'une importance capitale pour la lutte antireligieuse.

Nous cédonc ce livre d'une valeur de 12 fr. au prix de 5 fr. l'exemplaire. franco recommandé : 6 fr. 25 ; les 10 exemplaires : 40 fr., port en sus.



aux hasards du CHEMIN

PAUVRE JACQUES !

C'est notre national Doriot, qui même au combat, la liste bolcheviste, à Saint-Denis.

Sans enthousiasme, il défend la candidature de ceux qui, tels Barbé et Marshall, voulaient le bouter hors du parti, hier encore.

Il n'a plus le même élan, la même fougue, que naguère. Le parlementarisme l'a fatigué.

Par ailleurs, il a toutes hontes bues. Il n'est plus une coulèure qu'on ne lui ait fait avaler !

Tout ce qu'il a accepté tout, sans mot dire. Ceux qui se souviennent du Doriot de jadis, sont écarqués par tant de bassesse et de lâcheté.

En dépit de ses efforts désespérés, pour reconquérir la grâce stalinienne, Doriot ne sera plus jamais le chef, au sein du Parti communiste.

Il est fini, pour tout le monde. Le Parti lui est hostile. Et ses adversaires continueront qu'il est déshonoré le plus parfaitement du monde, par ses dernières palinodies.

Membres du Parti et adversaires se le renvoient comme un éléphant.

Personne ne saurait plus lui faire confiance.

Et notre grand dépendeur d'andouilles, sent très bien cela.

Les vintés de la populace sont impuissants à lui faire oublier l'amertume de sa situation.

Pauvre Doriot ! Avec ça, son parti de brailleurs et de poltrons, désireux de garder la « Mairie » à tout prix, accumule les déboires.

Tous les jours, les bolchevistes d'opposition annoncent quelques reculs stratégiques.

Ainsi, ils se laissent traquer par les socialistes, tolèrent la présence d'Homo-Grumbach, le « bon patriote » d'Alsace et du 2^e bureau, et cela, sans esquiver seulement quelque temps, n'en fut pas un autre.

Ils sont trois mille au Théâtre Municipal, et ils souffrent les insolentes redoutables de Renaudel, alors que c'était un jeu pour eux, de le descendre de la tribune, et de le renvoyer à ses chères études sur l'arrestation militaire.

Hier, ils se sont dégonflés devant Camille Aymard, le ruffien fasciste de la Liberté. Prétexte : ils ne veulent pas tomber dans un guet-apens policier !

Mais alors, bande de canailles, quand vous conviez les ouvriers à aller manifester le jour de Bullier vous les poussez donc dans un guet-apens.

Car, si la réunion Aymard à Saint-Denis est un guet-apens, il n'y a pas de raison, pour que celle qu'il tint à Bullier, il y a quelque temps, n'en fut pas un autre.

C'est pas ça, flâneurs, vraiment, pour la Ville Rouge, la cité sainte du Bolchevisme, d'avoir toléré, les provocations du brachette de la Liberté.

Le Romanichèl.

LARBIN DE FLICS

La police joue de malheur depuis quelques temps et ce ne sont pas les affaires Rigaud-Almazan et Koutepoff qui sont faites pour redorer son blason.

On a pensé en haut lieu qu'il était indispensable de remonter un peu dans l'estime de l'opinion publique et l'on a choisi pour ce travail un organe de la grande presse, le *Petit Parisien*, ce qui nous vaut depuis samedi dernier un reportage intitulé : Comment la société se défend.

Dès le second article, un long plaidoyer de M. Chiappe a paru, à qui Paris doit de la reconnaissance il paraît, peut-être à cause des matriquades dont il les gratifie, au cours des manifestations de ces temps derniers.

Il s'est trouvé un plumeux pour accomplir une telle besogne, c'est le potte (?) André Salmon, et pourtant, la police n'est guère gentille pour ces messieurs de la littérature, puisqu'elle assomme dernièrement M. Marcel Achard et qu'une protestation fut signée de plusieurs hommes de lettres à ce sujet.

Allons, monsieur André Salmon, est-ce pour le pèze que vous avez écrit ce reportage, ou à cause de l'indulgence à votre égard de ces messieurs de la Tour Pointue ?

CYNISME

Il nous annonce pour le 23 une journée de mendicité nationale pour subvenir à l'entretien des orphelins des médaillés militaires, dont naturellement le général Pétain est le président.

Il y aura à cette occasion une vente de timbres et l'on attend, de la part de nombreuses poires, des dons nombreux qui seront, dit l'affiche, les bienvenus.

Par exemple, vous ne devinez jamais quel est le fondateur de cet orphelinat ? Mais le maréchal Pétain, tout simplement, déjà valu à ce monsieur d'être nommé député de Paris, cela ne lui suffisait pas ; dernièrement, il s'essayait dans la littérature et lançait un livre chez un éditeur en renom. Il faut d'ailleurs avouer que ses qualités littéraires paraissent à ce sujet plutôt minces.

Lors de la disparition du général Koutepoff, on le vit s'agiter furieusement et demander par interpellation des explications au ministre sur ce fait. Cela ne lui suffisait encore pas, puisque, avant-hier, l'*Intransigeant* nous annonçait en première page que ce monsieur était devenu sculpteur.

Où, ne vous étonnez pas, il a, paraît-il, touché de la gaine pour la première fois il y a quatre mois et depuis c'est une merveille de voir les gentils petits bustes qu'il a faits, c'est, paraît-il, une intuition, car il sculpte — nouveau genre — alors qu'il est aveugle depuis l'âge de 20 ans ; et l'auteur

de l'article a trouvé mieux : c'est d'écrire que cet homme aveugle l'avait fasciné.

Le député sculpteur a peut-être un talent quoique devenu aveugle, mais sa réclame, son infirmité alors que ses camarades deviennent aveugles se contentent de maudire la guerre en crevant de faim avec leur modeste pension.

Que nous avons-nous un Mollière, il nous doterait d'une pièce nouvelle : *Les fourberies de Scapin* !

AUX MORALISTES

Les journaux nous font savoir qu'une mère abandonnée élevait d'une manière irréprochable, grâce à ses travaux, ses enfants ; quand dernièrement elle devint mère pour la troisième fois.

Elle mit clandestinement au monde, il y a quelque temps, une fillette et comme la nature avait en l'occurrence pensé à tout elle l'entraîna à l'aide des cordons ombilicaux et elle enterra le cadavre du bébé dans son hangar.

Seulement, quelque bigote vertueuse qui veillait, alla avertir la gendarmerie, laquelle vint arrêter la malheureuse.

Amenée devant le juge d'instruction, l'inculpée fournit l'explication suivante : « Etant dans une extrême misère, si j'avais entrepris de conserver celle-là qui n'a pas vécu, j'aurais condamné à mort, du même coup, mes deux pauvres garçons à qui je n'ai plus même pas été nourrir le nécessaire. »

Voilà les funestes conséquences des lois criminelles qui punissent, au lieu de le réglementer l'avortement. Il y a maintenant dans quelque cellule de la République française une pauvre mère qui se sent prisonnière, pendant que deux autres sont prisonnières, deux bambins réclament leur maman à une mère qui leur montre impitoyablement et mensongèrement le ciel !

NOUVELLES FEUILLES

Est-ce l'effet du prochain printemps, mais l'on nous annonce la parution de nouveaux journaux ou périodiques qui vont cette semaine embellir l'éventaire des marchands de papier.

D'abord *La Patrie* dont M. V. Augagneur assurera la direction et qui sera financée par un riche industriel déjà propriétaire de trois journaux à fort tirage ; puis *Vigile*, une revue catholique, dont le chrétien-droite François Mauriac dirigera les destinées ;

Bonjour, un nouvel hebdomadaire d'échos et *La Flèche* un journal satirique.

Notons puisque nous parlons de journaux que *Comrade* a changé de directeur, et que, le *Cri de Guerre* repartit, ce dont nous serions fort bien payés. Ah ! ces intellectuels, ils sont terribles, l'on peut bien dire d'eux (à part une infime proportion) qu'ils n'ont pas encore désarmé, et pourtant 1.700.000 morts devraient suffire à leur appétit de néphrologes !

CIRCONSTANCE ATTENUANTE

Quand habituellement un employé prend la clé des champs avec le produit des sommes encaissées, il le fait avec une maîtrise quelconque, ce qui ne paraît pas déshonorer le jour de sa comparution devant les tribunaux de l'accabler, et de montrer aux jurés sa pauvre femme abandonnée et sans ressources.

Dernièrement un employé d'huissier a mieux fait. Pourvu de 100.000 francs appartenant à son patron, il est parti avec sa petite famille, comprenant sa femme et deux enfants ; il doit être en train, à cette heure, de profiter quelque part des revenus que lui rapportent ces 100.000 francs.

Voilà, certes, des circonstances atténuantes qui lui servent en justice si on le retrouve ; d'ailleurs voler un huissier, est-ce tant que cela répréhensible ? Et cette aventure n'est-elle pas l'illustration du proverbe : « Bien mal acquis ne profite jamais » ?

HISTOIRE DE DÉGUISÉ

C'était le samedi dernier mardi grand et, quelques églises de la paroisse Lavoisier avaient décidé — la vie est monotone — de se distraire, s'était donc rendu chez un costumier, ils avaient endossé quelques oripeaux de circonstance. Or, l'un d'eux avait choisi un costume de moine passait quelques instants plus tard près du théâtre Sarah-Bernhardt quand il fut croisé par un prêtre, mais un authentique celui-là. On est confondu, on ne l'est pas, notre pseudo-moine crut donc bien faire de lui adresser son salut le plus onctueux et de promettre quelque bonnet prière.

Hélas, que n'avait-il pas fait, le sang du pèze qu'il ne fit qu'un tour et indigné de rencontrer un tel confrère, il lui adressa un évangeliquement un magistral coup de pied au cul, accompagné de cette phrase : « Tais-toi, ou je te réclame ! » Comme le faux-moine restait muet devant un tel homme rendu au postérieur de sa personne, le curé continuait en termes académiques : « D'ailleurs j'ai fait deux ans dans la marine, c'est pas un c... comme toi, qui ne fera rien de bon. » Puis voyant que son confrère acceptait ces injures avec une attitude vraiment chrétienne, il appela une bourrique et lui désigna le déguisé.

Les enfants de Chiappe savent tout le respect que l'on doit aux moines du clergé ; obtempérant donc aux ordres du teneur, le flic conduisit notre moine au plus proche commissariat, d'où une demi-heure après, il ressortait démaquillé avec défense de remettre son costume.

Le costumier étant proche, notre malencontreux déguisé alla se changer de costume et il ressortit quelques instants plus tard vêtu en « juge » ; seulement cette fois, il fut prudent et il évita les abords du Palais de Justice, afin qu'un policier ne le prît pour l'appréhender à nouveau pour le faire conduire dans un commissariat.

Tirons de cette histoire la morale qui en découle. S'il est défendu de se promener vêtu en moine, que l'on soit logé et que l'on débarrasse les rues, des entassonnements de toutes nuances, qui s'y promènent encarnavalés et ridicules du 1^{er} janvier au 31 décembre.

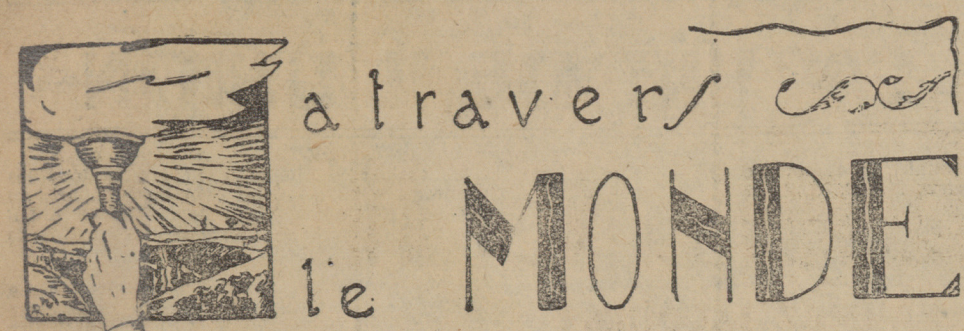
SPECTATOR.

Anarchistes Syndicalistes Révolutionnaires

Avez-vous pensé à soutenir LE LIBERTAIRE ? Il ne vit que par vous et pour vous.

Fernand KOLNEY est mort

L'auteur de *Marianne à la curée* est mort, d'une embolie, jeudi dernier. C'est un grand poète, un grand romancier, un grand journaliste, un grand écrivain, un grand homme de lettres, un grand homme de bien, un grand homme de cœur, un grand homme de talent, un grand homme de mérite, un grand homme de gloire, un grand homme de renommée, un grand homme de succès, un grand homme de fortune, un grand homme de pouvoir, un grand homme de prestige, un grand homme de respect, un grand homme de considération, un grand homme de reconnaissance, un grand homme de gratitude, un grand homme de reconnaissance, un grand homme de reconnaissance, un grand homme de reconnaissance,



AU PORTUGAL

L'évolution du mouvement ouvrier

Avant d'aborder la question de la situation actuelle du mouvement anarchiste ouvrier au Portugal, il faut parler un peu du passé encore proche. Car c'est grâce aux efforts déployés au cours de longues années que seront précises les directives qui orientent encore aujourd'hui la lutte du prolétariat.

Malheureusement, depuis trois ans, c'est-à-dire depuis la victoire de la dictature militaire, cette lutte constante et toujours énergique contre le capitalisme, l'Etat et tout le système autoritaire, s'est considérablement atténuée. Ce n'est que maintenant, les méthodes ayant subi une sorte de réajustement dans l'adaptation aux circonstances actuelles, que les forces ouvrières semblent en voie de regagner le terrain perdu. Et cette sorte de renaissance du mouvement anarchiste ouvrier, nous apparaît pleine d'espoir et digne de l'action que l'actualité réclame.

Certes, la victoire de la dictature a été pour nous une lourde épreuve. Elle nous a atteints dans nos possibilités d'action et dans nos cadres et, malgré le réveil qui aujourd'hui s'accuse, quelque chose nous manque : l'organisation anarchiste et ouvrière que la terreur fasciste a su dissoudre.

Mais revenons en arrière et remontons dans ce passé encore si profondément vivant en nous, grâce aux beaux exemples révolutionnaires qu'il nous a légués.

Dans la période antérieure à 1910, l'organisation ouvrière se trouvait particulièrement entre les mains des socialistes-réformistes. Autant dire que sous cette influence, l'activité du prolétariat était complètement nulle. C'est en violant autour d'un programme de maigres réalisations que subsistaient les vieilles associations de classe.

Mais la propagande faite en vue de l'instauration d'une république, subit des horizons plus larges aux masses laborieuses, apportant de l'étranger des conceptions de lutte nouvelles. La pénétration de ces idées modernes et révolutionnaires amenèrent la rupture entre la classe ouvrière et ses cadres réformistes, plusieurs reprises, dans divers Congrès, les ouvriers se prononcèrent nettement en faveur des méthodes d'action directe. La volonté ouvrière commençait à manifester sa force. C'est ainsi que, plus tard, devant faire place à la C. G. T. actuelle, fut cette offensive révolutionnaire de la classe ouvrière qui, naturellement, de la part des gouvernants, l'objet d'une répression intensive. Mêmes fois on put voir des pièces d'histoires brisées devant les maisons syndicales et les organisations ouvrières syndicales mises en véritable état de siège, tandis que les militants étaient condamnés à la déportation.

Ainsi se traduisait l'orientation nettement caractérisée vers l'action directe de la vieille U. O. N. (Union Ouvrière Nationale) qui, plus tard, devant faire place à la C. G. T. actuelle, fut cette offensive révolutionnaire de la classe ouvrière qui, naturellement, de la part des gouvernants, l'objet d'une répression intensive. Mêmes fois on put voir des pièces d'histoires brisées devant les maisons syndicales et les organisations ouvrières syndicales mises en véritable état de siège, tandis que les militants étaient condamnés à la déportation.

Au lendemain de l'établissement de la République dans ce pays, on peut dire que les artisans d'une révolution qui avait permis à son régime de s'instaurer — le gouvernement démocratique de Alfonso Costa n'hésita pas, au cours d'une grève, à se montrer aussi ferme que ses prédécesseurs. C'est ainsi qu'après avoir mis à sac les locaux des syndicats, il embarqua plusieurs dizaines d'ouvriers à bord d'un vaisseau de guerre à destination de l'Afrique.

Malgré tout, le prolétariat portugais fit preuve d'une belle persévérance et c'est en celle-ci qu'il faut voir la cause du succès obtenu par quelques revendications ouvrières. Le gouvernement dut, en effet, petit à petit, modérer son arbitraire, devant la poussée des travailleurs.

Pendant cette période de République démocratique, marquée par la succession de plusieurs gouvernements, la classe ouvrière eut le mérite de se méfier de toutes les belles promesses que les uns et les autres lui faisaient et de s'inspirer directement des idées syndicalistes-révolutionnaires.

Les mouvements de grève prirent de grandes proportions. La lutte devint particulièrement âpre entre les forces d'oppression. Il y eut des meetings que seules les forces de cavalerie gouvernementales parvinrent à disperser ; en général, ces conflits dégénéraient en véritables batailles, car les ouvriers ripostaient également par les armes. C'est ainsi que les révolutionnaires portugais se soulevèrent des grèves du Bâtiment, des Cheminots, des Paysans, des Boulangers qui, non seulement à Lisbonne et à Porto, mais dans tout le pays, menées d'une forme débridée, obtinrent, pour la plupart, les résultats escomptés.

Dans certains mouvements de revendications immédiates, la classe ouvrière entière fit preuve d'une magnifique solidarité envers ces frères de misère afin d'empêcher que la longue durée de la grève ne leur fût fatale. Les bagnes patronaux avant d'avoir obtenu satisfaction. On se rappelle seulement les belles manifestations de solidarité en faveur des grévistes du textile de la Calvita et des mineurs de São Pedro da Cava.

C'est le prolétariat entier du Portugal qui répondit alors à l'appel de la C. G. T. L'aide aux grévistes se fit de part et d'autre. Les ouvriers des corporations non en grève prirent chez eux les enfants des grévistes, afin de permettre aux parents de continuer la lutte jusqu'au bout.

Chacun dans la mesure de ses forces et de ses moyens contribua à la victoire de ces mouvements ouvriers marqués dans le pays entier par une véritable vague d'enthousiasme. Et de telles manifestations de solidarité et de courage prouvaient à quel point le prolétariat portugais était fort et combien son triomphe dépendait surtout de la coordination de ses forces.

Mais toute cette organisation ouvrière, qui s'était si brillamment illustrée jusqu'à la révolution de mai 1926, sombra pour ainsi dire, dès l'arrivée de la réaction au pouvoir. La C. G. T. tenta bien un suprême effort pour grouper toutes les énergies roturières contre la concentration du capitalisme, du militarisme et du clergé qui devait aboutir à l'avènement de la dicta-

ture militaire. Elle lança même un appel aux armes. Mais la réaction fut plus prompte que le peuple. A Berlin, elle commença à prendre les mesures extrêmes contre tout mouvement de révolte ; elle interdit le droit de grèves et parvint à anéantir par sa répression, même les militants les plus actifs.

Plus tard, lorsque les anarchistes menèrent le peuple à la révolte le 28 mai 1927, la C. G. T. s'associait aussi à leurs efforts en proclamant l'insurrection et en incitant le peuple à dresser des barricades. Tous les travailleurs prirent alors les armes, prêts à verser leur sang et même à donner leur vie pour écraser la tyrannie. Malheureusement le sang ouvrier fut versé en vain ; la dictature devait parvenir à s'imposer et, avec une particulière sauvagerie, ses avions bombardèrent la ville de Porto, ses projectiles meurtriers et incendiaires exterminèrent les débris de l'armée des travailleurs.

La C. G. T. fut mise hors la loi — elle est encore aujourd'hui d'ailleurs — son siège fut saqué par les hordes policières, l'imprimerie où elle tirait son journal fut détruite ; même le bâtiment qui l'abritait et où elle était que locataire, fut mis au pillage par le vandalisme des sbires dictatoriaux.

Plusieurs syndicats propriétaires de leurs sièges furent dissous et expulsés, leurs locaux confisqués, leurs meubles dispersés ou vendus aux enchères.

Dès lors les persécutions se continuèrent tendant systématiquement à réduire à l'impuissance les meilleurs militants du mouvement révolutionnaire et ouvrier. Ceux-ci après de longues années passées dans les geôles portugaises furent déportés en Afrique. Plusieurs y sont encore aujourd'hui, attendant le jour de leur problématique libération, tandis que d'autres, ayant réussi à s'enfuir des bagnes africains, vivent au Portugal dans un perpétuel péril. Cependant, tous ces éléments dispersés des révolutionnaires portugais, font confiance à l'avenir ; par tous les moyens en leur pouvoir, ils continuent la lutte et travaillent au groupement des forces ouvrières qui devra assurer l'émancipation des travailleurs.

Un proscrit portugais.

EN U. R. S. S.

Le sort des emprisonnés

Les camarades V. Makhomine, Nicolas Toumanoff et M. Litchevski ayant terminé leur peine d'emprisonnement à Solovki, sont tous les trois exilés en Sibirie, pour trois ans.

Le camarade M. Ney-Neykoon est exilé, après neuf ans d'emprisonnement à Boukyrki et à Solovki, dans la région d'Oural, à Sourkout.

Nous jeunes camarades Victor Sergueïeff, Vladimir Egoroff et Constantin Andreïeff, arrêtés récemment et accusés d'avoir gardé chez eux des publications anarchistes (de vieille date), viennent d'être « condamnés » à trois ans de réclusion dans la prison de Vorkout-Oulok.

Le camarade V. Keliada-Korosteleff a terminé sa peine de réclusion à Solovki. Il est exilé pour trois ans à Obozorsk (région d'Oural). Ce camarade, ouvrier couvreur, avait émigré aux Etats-Unis d'Amérique avant la révolution. Devenu militant actif dans les rangs des I.W.W. à Chicago et à Baltimore, il était très connu parmi les membres de ces organisations.

D'après les dernières nouvelles reçues, le camarade F. Chezei, enfermé dans la prison de Soudal, y est jeté dans un cachot humide et sans lumière.

Le camarade Nicolas Rodgaïeff, qui se trouve dans la même prison, est gravement malade. Vu son épuisement physique, on craint une issue fatale.

Le 8 septembre 1929, notre vieux camarade D. Nazimoff (dit « Dindia Vania ») a subitement succombé à une crise cardiaque, à Léningrad.

A propos d'un "guet-apens"

« Le guet-apens organisé contre moi dimanche n'a pas réussi », écrit J. Teulade dans le *Proletaire* de la région de Bezons. Le 9 mars avait lieu à Carrières-sur-Seine une réunion publique et contradictoire sur les assurances sociales avec pour orateur notre camarade Andréux de la C. G. T. S. R. Il y avait dans la salle pas mal de sympathisants communistes. Vers le milieu de la conférence, Teulade fit son entrée pite comme un mort. Il venait d'apercevoir le secrétaire des terrassiers confédérés qui accompagnait le camarade Diechard. Cela avait suffi pour « décomposer » notre bonhomme Jules. Il n'est pas resté plus de trois minutes dans la salle. Il fit semblant d'aller prendre un « réconfortant » au bistrot et en profita pour grimper sur sa moto qui était à la porte et filer à toute allure. Voilà donc en quoi se résume le guet-apens.

Pour un révolutionnaire qui a fait la campagne de Russie « pendant 27 jours » ce n'est vraiment pas fort. Est-ce pour te faire réintégrer au P. C. que tu cherches à te « déguiser » en martyr ?

Si tu n'aurais rien à te reprocher tu serais resté pour donner des explications, sur ton attitude au chantier de Chatou. Tu auras préféré prendre la fuite, cela ne dénote pas chez toi un bien grand courage.

Donc, de notre côté : pas de guet-apens. Du tien, une frousse intense. Nous en reparlerons un de ces jours.

PIERRE LE MEILLOR.

Vient de paraître : LE MOUVEMENT LIBERTAIRE sous la 3^e République

Récit de quarante années de propagande et de lutte anarchiste. Un volume de 300 pages, 16 photographies hors texte, fac-similés de lettres de Kropotkine.

En vente à la Librairie d'Éditions Sociales, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

Prix : 42 fr. ; franco : 43 fr. 25.

QUELQUES RÉFLEXIONS

Si nous n'étions déjà au courant de la façon un peu spéciale dont Lecoin entend pratiquer le non-césarisme, rien que le titre de son manifeste nous serait un précieux enseignement à cet égard. Vous avez bien lu : « Manifeste des anarchistes-communistes ». Autrement dit ceux qui n'adoptent pas le credo des signataires dudit manifeste n'ont pas le droit de se prétendre anarchistes-communistes. C'est net et catégorique. Lecoin et sa tendance croient peut-être en imposer à quelques-uns par cette espèce de coup de force moral qui dénote une intransigeance voisine de celles des chefs bolchevistes. Pour nous, ce procédé ne nous impose pas plus qu'il ne nous donne. Il nous plait tout au plus de souligner avec quelle insouciance (?) des camarades font preuve d'un sectarisme autoritaire peu en rapport avec leurs principes.

Mais voyons dans l'ensemble ce fameux manifeste. Arrêtons-nous tout d'abord sur le désir d'unité qui s'y trouve formulé. Cette unité ressemble fort à celle que prêche, sur le terrain syndical, les chefs de l'I. L. R. « Ramez-vous à notre conception, la seule vraie, disent en substance ceux-ci aux militants novices, sinon vous êtes des traîtres. » Lecoin et ses amis, au nom « des anarchistes-communistes » sont également persuadés de l'infailibilité de leur point de vue, et s'ils n'ont pas encore vu qu'ils qualifient de traîtres et de sectaires ceux qui ne sont pas d'accord avec eux, ils ne tarderont pas à nous taxer de « révisionnisme » leur volonté de nous « liquider » n'en est pas moins formellement exprimée. A ce sujet, félicitons-les de leur fanatisme. Ils ont, nous le savons, fait tout leur possible. Car, pour pouvoir se grouper, et à plus forte raison s'organiser en vue d'une action efficace, il faut évidemment réaliser au moins un accord minimum sur les points essentiels.

Mais alors qu'ils ne se posent pas en champions de la « grande unité » !

Ceci dit, abordons les principes. Le manifeste Lecoin nous apprend que notre doctrine est née d'une réaction individuelle contre l'oppression sans cesse accrue du capitalisme. En d'autres termes, c'est la vérité qui n'a plus besoin d'être démontrée. Voilà qui est déjà une conception assez bizarre de l'anarchisme-communiste et dont le moins qu'on puisse en dire c'est qu'elle est bien superficielle. Mais il y a mieux. En effet nous trouvons quelques lignes plus bas l'affirmation d'une « alliance » entre les doctrines socialistes révolutionnaires et l'anarchisme. Singulier anarchisme-communiste décidément celui de ces soi-disant orthodoxes pour qui notre doctrine est plus importante que la sienne ! Ils nous recommandent de relire Kropotkine.

Ils pourraient s'y pénétrer d'un anarchisme révolutionnaire nettement comme un courant du socialisme révolutionnaire.

Si nous nous en référons ainsi à Kropotkine, ce n'est pas par souci de faire preuve d'orthodoxie, mais parce qu'il nous paraît ridicule et tout à fait abusif que des gens qui se disent les détenteurs de la tradition anarchiste soient ainsi, quant aux principes fondamentaux de la doctrine, en contradiction formelle avec ceux qu'on considère à juste titre comme les théoriciens de l'anarchisme-communiste.

Le manifeste Lecoin s'affirme bien par la suite partisan d'une organisation économique à base communiste, mais cette affirmation venant après l'énoncé de principes individualistes bien absolus ne semble avoir qu'une valeur secondaire. Au reste « le communisme », « l'individualisme », « le socialisme », « le libéralisme », etc. sont autant de clichés que dans leur manifeste « les anarchistes-communistes » juxtaposent sans s'occuper si le sens précis de ces formules ne les mets pas en contradiction les uns avec les autres.

De la révolution nos camarades donnent une définition qui en partie nous agré. Evidemment la révolution sociale devra revêtir un caractère d'abolition du régime de l'individu, c'est-à-dire de suppression de l'occupation des municipalités. Nous comprenons également sur la grève générale expropriatrice issue d'une grande poussée populaire. Mais nous savons que pour vaincre la résistance intérieure et par là l'indivisible, expropriation venant du dehors, ce ne sont pas des efforts dispersés et sans liaison entre eux qui pourront remporter la victoire contre la coalition des forces ennemies, mais une organisation délibérément formée de volontaires, l'action ne se dirigera pas au hasard, mais selon une stratégie déterminée par les exigences du moment.

Quant nos camarades de la tendance Lecoin comptent, eux, sur l'antimilitarisme agissant « pour défendre la révolution, » nous ne voyons pas très bien quelle est la méthode concrète qu'ils cachent sous cette expression plutôt vague.

Quant à nous, notre intention n'est pas de rééditer les erreurs de l'herméisme. Mais d'autre part nous n'oublions pas l'importance de la lutte pour la suppression de la violence au régime social. Nous préférons qu'ils aient eux aussi la possibilité de devenir des « animateurs du régime nouveau ». Du fait qu'ils bénéficient moins largement que la veille de l'organisation sociale, ils s'y soumettront pas par altruisme mais par contrainte.

Pour ce qui touche à la défense extérieure, nous ne nous pas la contagion par l'exemple ; bien au contraire nous voyons un facteur d'extension révolutionnaire très important. Mais nous bornons à envisager ce seul moyen de protection serait simpliste.

Sans doute savons-nous qu'une organisation armée ne sera pas infailiblement la cause de victoire ; nous ne la considérons pas moins comme une nécessité, pour empêcher l'envahissement immédiat du territoire révolutionnaire et permettre l'installation de sa poursuite au dedans. Car lorsque la révolution aura réalisé les espérances mises en elle, la question de la défense armée ne se posera plus.

Quant à la discipline dans cet organisme militaire, nous l'acceptons puisque nous en voyons la nécessité dans tous les groupements organisés quels qu'ils soient. Mais bien entendu il s'agit pour nous d'une discipline librement consentie, c'est-à-dire basée sur le principe de responsabilité collective appliquée pendant l'action elle-même et non d'une coercition imposée et maintenue par la crainte.

Et maintenant, à notre tour de demander aujourd'hui à la tendance Lecoin d'éclaircir sa lanterne au sujet de l'action sérieuse préconisée par elle pour que le prolétariat se refuse à la guerre. Serait-ce par hasard l'objection de conscience ?

Même incertitude à propos de leur « vaste organisation ». Il paraît que nous autres nous sommes adversaires du « libre épanouissement de l'individualité ».

La souplesse des cadres permettant à tous la plus large initiative, nous en sommes assurément les partisans, mais si le libre épanouissement consiste en fait à laisser chacun se gouverner à son heure, tactique qui a conduit à la pagaie actuelle ou tous les efforts s'éparpillent et se contredisent, nous en sommes résolument adversaires.

Il faudrait s'entendre également sur le terme de parti politique. Nous ne sommes pour ou contre selon l'interprétation qu'on donne à ce mot. Avec une association de politiciens, de professionnels de la politique, c'est-à-dire de démagogues vivant aux dépens du peuple nous n'avons rien à faire. Mais si l'on comprend par parti une organisation révolutionnaire idéologique, nous n'avons rien à lui opposer. Le mot parti nous paraît à la rigueur, organisation uniquement économique, nous ne rejetons pas l'idée d'un parti anarchiste et nous n'innovons pas d'ailleurs ; telle fut bien l'appellation donnée à la fraction fédéraliste de la 1^{re} Internationale. Le mot parti ne comporte pas, en effet, originellement la notion de parlementarisme ni de centralisme.

Quant nos camarades parlaient de lutter sans équivoque et ambiguïté contre toutes les formes de la propriété, de l'autorité, du militarisme, nous étions d'accord. Mais, à l'occasion de cette pensée. Aussi cette fois ignorons-nous si nous sommes dans la ligne puisque l'« orthodoxie » observe le plus discret silence sur ces points.

Quant à la question d'organisation, elle est contenue dans une formule bien vague encore. La « société libertaire », cette définition demanderait explication. Là encore nous pouvons mal apporter nos critiques faute de connaître la pensée des « anarchistes-communistes ». Contentons-nous donc de souligner que les auteurs du manifeste d'un « révisionnisme » régressif. Ils veulent, paraît-il, promouvoir toujours plus ardemment l'anarchisme ! Qu'attendent-ils pour nous trahir de timorés ?

Abordant la délicate question du syndicalisme, la tendance Lecoin, après avoir fait montre d'une sympathie non dissimulée pour la C.G.T.S.R., formule des restrictions sans en donner les causes. Diplomatie d'ailleurs ! Il faudrait pourtant être logique. Vouloir l'unité exige un syndicalisme de masses et non un syndicalisme de secte. Alors ?

Evidemment nos camarades n'ont pas tout dit ; nous sommes d'accord qu'ils ne le pouvaient guère sur 3 colonnes de journal. Cependant ce qu'ils ont dit nous suffit pour silurer leur anarchisme communiste.

A travers les formules catégoriques dont ils se servent, nous percevons une idée dominante un esprit « individualiste » très marqué.

Pour conclure, ce manifeste nous dit que les théories anarchistes ne sont que pour rien dans les erreurs et les fautes commises dans le mouvement international de ces dernières années. Nous sommes d'accord mais, sans doute, sans nous placer sur le même terrain. Ce ne sont pas les théories qui sont responsables mais bien les mauvaises interprétations qu'en ont données les anarchistes et que la routine a consacrées. Et c'est pourquoi nous ne pouvons que nous féliciter de ce qu'il faut revenir à la tradition Kropotkine qui s'efforçait de traiter l'économie politique comme une science naturelle, une physiologie de la Société qui ne doit jamais être prisonnière des formules mais avoir en vue des besoins sans cesse croissants de la lutte sociale et tirer de ces besoins les moyens propres à les satisfaire. L'anarchie a trop sombré dans le fétichisme, avec ses formules clichées et ses expressions tabou ; elle doit retourner à la méthode expérimentale qui seule lui permet de juger à quel point sa tactique était autrefois et est aujourd'hui encore appropriée.

C'est là une chose que les « anarchistes-communistes » auteurs du manifeste feraient bien de méditer.

Lucile PELLETIER.

CAISSE DE SOLIDARITÉ POUR LE CONGRÈS

Versé par Mirande : P. trois, 2 fr. ; Mirande, 3 fr. ; Sergent, 3 fr. ; Fives, 3 fr. ; Un qui ne gagne pas 40.000 francs, 3 fr. ; Camille, 10 fr. ; Marius, 3 fr. ; Georges, 2 fr. ; Emile, 5 fr. ; Barbère, 2 fr. ; Henri, 5 fr. ; Crespi, 3 fr. ; M., 5 fr. ; Jean, 5 fr. ; Romo, 5 fr. ; Marion, 3 fr. ; total, 61 fr. Lecoin, 20 fr. ; groupe du 11^e, versé par Hermann, 20 fr. ; liste n° 2, versé par Sarrazin, Montpellier, 30 fr. ; groupe de Bezons, versé par Blot, 25 fr. ; groupe de Carcassonne, versé par Estève, 30 fr. ; liste n° 2, versé par Prades Alès, 51 fr. ; liste n° 21, Lavelanet, 25 fr. ; groupe de Toulouse, 100 fr. Total à ce jour, 15 mars, 352 francs.

Les camarades et groupes en possession de listes de souscription sont priés de faire le possible pour nous les renvoyer garnies ou non, 15 jours avant le Congrès, c'est-à-dire le 6 avril, cela, afin de faciliter la répartition et d'être fixés sur les moyens dont nous disposons pour venir en aide aux groupes pauvres et éloignés. Tous les lecteurs du *Libertaire*, ainsi que les individualités et groupes que nous n'avons pu toucher, faute d'adresse, et que notre initiative intéressée, peuvent également effectuer leur versement au groupe de Toulouse. Adressez tous les fonds concernant la Caisse du Congrès, à A. Mirande, C. C. 204.44, Toulouse, 33, rue des Changes.

Pour le groupe de Toulouse : A. Mirande.

P. CHAMBERNOTT.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous pour plus tard.

Comme les hirondelles, nous les verrons réapparaître au Congrès. Prenez garde, vous serez peut-être nombreux au lendemain de ce Congrès, car les bavards ne sont pas ce qu'il nous faut. Mettre la main à la pâte, c'est une autre paire de manches. Je vous donne rendez-vous

